

l'épée vint clore la discussion. Il ne put jamais être su qui d'entre eux en cette séance avait remporté la palme... de l'éloquence. Toutes les langues oratoires, au point du jour, étaient muettes.

Mais pendant l'affreuse bataille, l'auguste Fille de Raymond avait retrouvé son courage. S'emparant à la hâte de ses pierreries les plus précieuses, elle sort du château par des passages inconnus; se glisse, à la faveur des ombres, sous les bosquets touffus des jardins; et parvient, suivie d'Alamède, à la porte ouverte du parc conduisant à Sainte-Richilde.

Ils s'enfoncent précipitamment dans l'épaisseur de la forêt; ils sont sans guide et sans secours. Exposés aux plus grands périls, ils n'ont que peu à espérer; et tout est à craindre pour eux. Pourquoi donc les souffrances et la douleur ne viennent-ils point les accabler?... Pourquoi ne succombent-ils pas à la terreur, à la fatigue?... Ah! c'est qu'un enchanteur invisible est en tiers avec le jeune couple; il couvre de ses voiles magiques les

perspectives douloureuses; et, comme les conduisant à son temple, il étend un sceptre de fleurs sur les épines de la route; à leur âme il prête des forces; en leur sein il porte ses flammes; il éclaire l'ombre des nuits; il colore les infortunes; il charme les tourmens eux-mêmes; et cet enchanteur... c'est l'amour.

Après une marche de plusieurs heures, Zénaire, appuyée sur Alamède, ralentit ses pas fatigués. L'aube du matin allait poindre. Frappée par le sort, et proscrite, elle lève les yeux sur l'unique défenseur qui lui reste, son seul espoir, sa seule force, et peut-être son seul ami. Leurs regards se rencontrent; elle soupire... Ah! ce n'est point le trône qu'elle perd, ni les grandeurs qu'elle abandonne, qui, sur la plage solitaire, sont venus faire battre son cœur... Non: sans oser se l'avouer, Zénaire, trahie par la fortune, se sent heureuse, en ce moment, d'une chute qui, pour ainsi dire, la jette délaissée et sans sceptre entre les bras de son amant.

Sa bouche ne lui parle point; mais l'expression de son visage a prononcé plus que

des mots. Ils étaient seuls; l'air était pur et balsamique; les brises de la nuit soupiraient doucement autour d'eux; nulle dignité souveraine ne leur défendait en ces lieux les doux aveux du sentiment; aucun cérémonial glacé ne les enlaçait de ses chaînes; nul témoin perfide et jaloux n'imposait la feinte à l'orgueil; les tourmens, les hasards, les privations et les fatigues, tout était devenu commun entre eux; tout les rapprochait l'un de l'autre; et les douces ombres de la forêt, les tendres harmonies de la nature, les solitudes de la nuit et de l'amour, remplissaient l'âme des amans de leurs voluptés ineffables.

« — Reposez-vous quelques momens, » dit Alamède à Zénaïre, « nous sommes » échappés aux dangers.

» — Les dangers! » répète la reine avec un mouvement d'effroi, et comme sortant d'un long rêve.

Puis avec calme, et souriant: « — Alamède! à quoi donc pensais-je!... je les avais » presque oubliés. »

Elle s'assied, au pied d'un orme, sur une pierre que recouvrent un tapis de mousse et

des pampres de lierre. Son sein est oppressé; ses membrassent tremblans; et, contre l'arbre protecteur, elle penche sa tête abattue.

O vanités de la grandeur! hier encore la belle et puissante Zénaïre s'offrait aux regards de son peuple environnée du faste de la souveraineté, des pompes de la magnificence...; et aujourd'hui, tombée du trône, errante de nuit dans les bois, sans autorité, sans royaume, elle n'a pour abri... qu'un arbre: ô dérision de la fortune!

« — Princesse! » s'écrie Alamède, « de » grâce reprenez courage! ne désespérez pas » du destin, et ne vous laissez point abattre » par un revers momentané; vous semblez » avoir tout perdu, mais...

» — Tout perdu! » interrompt la reine avec un accent plein de tendresse, « Alamède, » n'êtes-vous pas là!

» — O Zénaïre! » répond-il, « si le sou- » venir des grandeurs pouvait s'effacer de » votre âme, si l'amour le plus tendre pouvait » suffire à votre cœur, ah! loin de ces palais » splendides où le sentiment repoussé n'a » plus de rayons pour la vie, sur le sol même

» de l'exil, vous trouveriez le vrai bonheur. »

Hélas ! le langage brûlant de la passion dans la bouche de celui qu'elle croit un simple écuyer, ne peut encore être toléré par l'altière fille de Raymond ; mais, tout en l'offensant, il la charme : « — Sortons de ces bois solitaires, » dit-elle d'une voix émue : « j'ai déjà fui bien des dangers ; mais les plus grands pour moi sont ici. »

Par l'effort qu'elle a fait pour se relever, elle a brisé une chaîne de cheveux suspendue à son cou. Un médaillon s'échappe aussitôt de son sein, et roule à ses pieds sur la bruyère. O surprise ! Alamède a reconnu le reliquaire précieux dont il avait déploré la perte.

« — Zénaire ! » s'écrie-t-il avec un enthousiasme passionné, « ne résistez plus à vous-même : nous ne sommes plus au salon des rois où l'orgueil seul est écouté. Sous ces abris silencieux la nature seule commande. Que votre cœur me parle enfin ! Dites : *Alamède, je t'aime* ; qu'une fois j'entende ces mots, et qu'à l'ivresse du bonheur j'aie la puissance de survivre !... Amour ! auprès de Zénaire un instant de tes joies divines ! et,

» quelles que soient ses délices futures, le ciel n'aura plus rien à m'offrir.

» — C'est assez !... c'est trop !... , laissez-moi.., » dit la princesse hors d'elle-même. « Cruel ! pour que vous m'entendiez, est-il donc besoin que je parle ! »

Quelle plume trempée de flammes peindrait les transports d'Alamède !..... « — Ah ! pourquoi ces aveux funestes ! » reprend la fille de Raymond. « Pourquoi ce délire trompeur ! les destins nous ont séparés, le bonheur nous est interdit, je ne puis jamais être à vous. Née sous la pourpre souveraine.....

» — Et vous dites que vous aimez ! » interrompt-il avec amertume. « Ah ! comparez mon cœur au vôtre, l'amour vous est encore inconnu. Vous, comme une barrière entre nous, vous placez constamment votre rang, vos devoirs et votre naissance ; moi, naissance, rang et devoirs, pour vous ici j'oubliais tout..... Je vous ai tout sacrifié.

» — Que dites-vous ! quel sacrifice ? Expliquez-vous !.....

» — Non, » répond le généreux prince,  
« ce n'est ni l'heure ni le lieu. »

Mais les regards de Zénaire se sont portés sur le reliquaire tombé à ses pieds. La chute en a brisé le ressort inconnu. Le médaillon est entr'ouvert, et c'est un portrait qu'il renferme. Elle se baisse, le saisit; ô découverte inattendue!.... Elle aperçoit, peinte sur émail, la figure connue du monarque détroné par son père, du malheureux Ferdinand Bozon. Autour du portrait sont ces mots: « *A mon fils Edgar Alamède, légitime roi de Provence.* »

« — Grand Dieu! se peut-il!.... » dit la reine. « Vous le descendant des Bozons!.... »  
« Eh quoi! c'est vous que, sous » les murs de la capitale, on proclame en ce moment roi » de Provence!

« — Et c'est moi, peu fier de mon nom, » poursuit tristement Alamède, « qui, ne songeant nullement au sceptre, ne voyais que » vous sur la terre, et préférerais ce bois sauvage à tous les palais souverains!

« — Qu'ai-je appris!.... » s'écrie la princesse, « et, par un dévouement héroïque,

» rejetant le trône et la gloire pour partager » mes infortunes, vous me cachiez vos grands » destins! O délicatesse inouïe! ô magnanimité sans exemple!.... »

Sa tête tombe entre ses mains, des larmes inondent ses joues, et sa respiration est coupée.

« — Noble Edgar! vous aviez raison: je » n'ai pas su aimer comme vous.... Est-il un » chef, est-il un prince qui mérite mieux la » couronne!... Alamède, abandonnez-moi!... » Zénaire, plus que jamais, se trouve encore » loin de vous: son cœur n'est pas digne du » vôtre.

« — O ma bien-aimée! » répond-il, « quels » mots avez-vous prononcés! Lorsqu'il ne me » croyait qu'un orphelin obscur et sans nom, » votre cœur se donnait à moi. Qui de nous » a le plus de droits à la reconnaissance de » l'autre! Ah! je puis tout abandonner, » richesse, gloire, diadèmes, tout ici bas... » hors Zénaire. »

Le galop de plusieurs coursiers s'est fait entendre; Alamède saisit la main de la reine, et l'entraîne, à travers les bois, loin de tout

chemin fréquenté. C'est vers le château fortifié de Monterolles qu'elle voudrait se diriger, elle s'y croirait en sûreté; le vieux baron n'existe plus, et Hugues lui est dévoué. Mais pourra-t-elle y arriver? et comment en trouver la route?

L'aurore, humide de rosée, va reparaître. Elle jette, de son char doré, sur la nature s'éveillant, et sa lumière et ses parfums. Dissipant les sombres nuages, elle sourit à l'univers, comme si l'univers, ne lui présentant que de joyeux spectacles, n'avait ni larmes ni tombeaux.

Les deux amans ont atteint la lisière de la forêt. Une vallée déserte est à droite; et sur une hauteur, à gauche, est un bâtiment isolé, vers lequel ils portent leurs pas. Alamède, par son courage et sa gaieté, soutient et ranime les forces de sa compagne: « — Là, » dit-il en lui montrant l'édifice abandonné, « là, nous trouverons un abri; » point de sceptre, mais la liberté; point de lambris dorés, mais l'amour. Vous ne sauriez y être seule: trois personnes vous y conduisent; Alamède, enfant du hameau:

» le comte Edgar, fils du mystère: et Bozon, » héritier d'un trône. Ah! que ne pensez-vous comme moi! Pour nous, désormais, » plus de joug! plus de chaînes! plus de » fardeaux!... Quel gain qu'une couronne » perdue!»

Ils arrivent au bâtiment solitaire qu'environne un large fossé plein d'une eau stagnante et bourbeuse; son vieux pont-levis est baissé; et l'orfraie aux lugubres cris en paraît l'unique habitant.

« — La singulière demeure! » dit le prince. » Cette énorme tour en bois qui s'élève sur » cet amas de pierres antiques, est une construction moderne. Quelle sauvage et bizarre idée a placé là cet édifice!

« — C'est un monastère détruit, » répond Zénaire. « Cette tour, dit-on, fut bâtie par » une colonie de religieux, avec les arbres » de la forêt, et sur l'emplacement d'un vieux » fort; mais j'en ai oublié le nom. »

Si le nom eût été prononcé, avec quel empressement Alamède eût fui! Ce séjour funeste était un des lieux de réunion des manichéens. C'était le couvent d'Ingolza,

que cette nuit même, et devant lui, la dame de Saint-Chrisogone avait menacé de ses foudres.

La princesse succombe à la fatigue, et le froid du matin l'a saisie. Du repos et surtout un abri sont de nécessité pressante pour lui redonner quelques forces. Les amans ont franchi le pont-levis, ils ont pénétré dans la cour; un silence profond y règne, et l'enceinte est inhabitée.

Entrés sous la tour, ils traversent de grandes pièces basses et démeublées, sans y rencontrer aucun siège. Les chambres qu'ils parcourent sont désertes; ils continuent leurs recherches, et découvrent une petite salle écartée où sont restés plusieurs fauteuils. Zénaire enfin s'est assise.

Cherchant, par des images plaisantes, à distraire sa noble compagne: « — Quelle » aventureuse habitation! s'écrie Alamède, » et quels étranges pèlerins! Que trouve-t-on » de mieux dans les légendes? Un roi s'é- » chappant du dais souverain pour courir les » champs et les bois avec la reine qu'il dé- » trône;..... la nuit, un vieux fort, des

» ruines;..... il ne me manque sur ces plages » qu'un dragon ailé à combattre, et qu'un » géant félon à pourfendre. »

Des voix bruyantes et confuses ont interrompu son discours. Une troupe inconnue s'avance à pas précipités; l'écho des ruines a répété le cri rauque du chef qui la commande; et l'ancien cloître d'Ingolza est entouré d'hommes armés.

Le courageux Alamède a repris la main de la reine; et, par un passage tournant qu'il vient d'apercevoir, il espère échapper à la cohorte inattendue. Le malheureux couple se réfugie dans un réduit obscur et étroit, au pied d'un escalier dérobé. Là, pouvant porter leurs regards, par les fentes d'une légère cloison, sur la grande salle d'entrée, ils sont témoins inaperçus du plus horrible des spectacles.

Pierre de Bruys et ses disciples remplissent l'enceinte spacieuse. Ils sont couverts d'acier et de fer, mais une robe monastique cache leur cuirasse et leur glaive. Ils portent une longue barbe, et leurs visages sont féroces.

Ils se débarrassent d'une partie de leurs

armures. Ils forment un cercle autour de la salle ; et la secte manichéenne commence à procéder avec ordre à ses cérémonies sacrilèges.

Une sorte de bûcher est dressé par les impies, au milieu de la salle. Ils portent à l'entour des statues de saints, des vases sacrés, des crucifix, des hosties consacrées, des châsses, des reliques, des madones, et l'effigie du Saint-Pontife.

L'infâme sacrifice commence... La flamme s'allume et s'élève ; un chant horrible l'accompagne ; et, comme les filles de Pélias, qui, parricides et sanglantes, jetaient dans leur chaudière magique les membres palpitans de leur père, les sectateurs de Bruys, hideusement agenouillés devant l'holocauste infernal, y précipitent leur salut et s'ouvrent l'abîme éternel (1).

Mais quel cri d'alarme est jeté ! quel inconcevable tumulte ! quelle scène d'horreur

---

(1) Voyez, sur leurs cérémonies sacrilèges, *Vit. sanct. Bern.*, l. III. *Petr. Vols. in. petr. br. bibl. Clun.*, p. 188.

et de confusion !..... Les profanateurs épouvantés, poussant tout à coup d'affreux hurlemens, se sont ressaisis de leurs armes. Un sifflement aigu fend les airs ; une fumée épaisse remplit la salle ; un craquement général ébranle l'édifice. Les manichéens égarés, et comme frappés d'anathème par le Dieu qu'ils osaient braver, se choquent, se poussent, se renversent ; et, fuyant le bûcher maudit, semblent des larves homicides que d'invisibles furies poursuivent.

Quelle puissance vengeresse avait donc tonné sur ces monstres ? La dame de Saint-Chrisogone. Parvenue avec vingt guerriers au monastère d'Ingolza, elle en avait trouvé le pont relevé, et n'avait pu joindre Bruys. Forcée de différer l'attaque, elle s'était cachée dans un bois voisin, puis avait donné l'ordre à l'un de ses soldats les plus dévoués de passer le fossé à la nage, et d'aller mettre le feu au repaire impur de la secte.

À cette intention, par ses soins, et à l'insu des manichéens, des matières combustibles avaient été portées depuis long-temps autour du bâtiment sacrilège. La tour s'em-

brase en un instant; l'éclat de l'aurore s'efface devant les colonnes noires qui obscurcissent les cieux; et les brigands, du milieu des flammes incendiaires, s'élancent vers leurs ennemis.

Mais, entre eux, toute communication est coupée; le pont-levis étant en feu, la sortie du fort est fermée. Alors, sous une pluie de flèches, les assiégés se précipitent dans les fossés, essaient de les traverser; et au dehors comme au dedans ils ne rencontrent que la mort.

Durant l'effroyable massacre, la fanatique Ipsiboë, près des remparts extérieurs, debout et appuyée contre un poteau, implorait le Dieu des chrétiens. Seule en vue sur une éminence, la main levée en chef suprême, d'un air de triomphe sauvage, elle semblait venger le ciel, dicter ses ordres à la terre, et commander à l'incendie.

Tout à coup on la voit chanceler.... Un mouvement convulsif a désordonné ses traits. Ses dents se choquent, ses bras se tordent, ses cheveux se dressent; et un cri tel que la nature humaine n'en peut faire entendre

ici-bas qu'une seule fois dans les siècles : un cri de désespoir, tel que jamais peut-être n'en ont poussé ni les cavernes de la mort, ni les gouffres de la damnation : un cri hors de toute expression et de toute image, s'échappe de son sein.

Au sommet de la tour brûlante, et dans un tourbillon de flammes, son fils vient de lui apparaître tenant entre ses bras la reine Zénaïre expirante... Soudain une partie de l'édifice s'écroule avec le fracas de tonnerre..... Un nuage épais l'enveloppe..... La tour, la princesse, Alamède, tout a disparu; et la dame de Saint-Chrisogone, plus foudroyée que ses victimes, n'a plus, près du poteau fatal, que l'apparence de la vie.